



Mémoire de géopolitique

Criminalité transnationale

Chef d'escadron
GARBATI
(Armée de terre)
Groupe D1

Cosa Nostra ou la mafia sicilienne

Un Antiétat dans l'Etat



Directeur de mémoire
Commissaire principal
Migaud

Mars 2001

La connaissance des « hommes d'honneur » m'a appris que les logiques mafieuses ne sont ni dépassées, ni incompréhensibles. Ce sont en réalité des logiques de pouvoir et elles ne tendent que vers ce but.

Giovanni FALCONE

« Qu'est-ce que la mafia, monsieur le juge... ? Il y a trois magistrats qui, actuellement, veulent devenir Procureur de la République à Palerme. Le premier est très intelligent et compétent, le second très appuyé par les partis au pouvoir, le troisième est un imbécile. L'imbécile sera choisi. C'est cela la mafia. »

F. COPPOLA (boss de Palerme)
à un magistrat qui l'interrogeait sur la mafia

NOTE LIMINAIRE

La mafia sicilienne ou Cosa Nostra¹ est souvent apparue comme une simple expression folklorique pour nous Français. Un climat, des rites, une tradition venue de l'Italie du Sud que le cinéma nous a rendus familiers. Ils étaient même plutôt sympathiques ces « parrains » incarnés à l'écran par des stars hollywoodiennes : on leur pardonnait leurs petits rackets car finalement ils avaient un « code de l'honneur ». Ils protégeaient parfois l'opprimé dans une île où l'Etat et sa justice étaient déficients à faire respecter une loi souvent violée par les puissants. La mafia était alors le dernier recours pour que justice soit faite.

Mais voilà que depuis une vingtaine d'années, ces mafiosi nous sont révélés tels qu'ils sont réellement et leur vraie personnalité fait naître l'inquiétude. Ils apparaissent désormais comme de franches « crapules » qui n'hésitent pas à tuer pour éliminer les obstacles qui les séparent de leur aspiration première, le pouvoir. Ces individus sont bien une réalité et une menace.

L'action d'hommes, comme les juges Falcone et Borsellino, a permis de découvrir la puissance de la mafia, les bénéfices extraordinaires tirés de l'intimidation, de la corruption, de la drogue et de la concussion avec certains politiciens.

La mafia est dangereuse, car elle a la redoutable capacité à s'adapter à l'époque, à la société. Ainsi, au cours du siècle, elle a évolué. D'une mafia des campagnes qui accompagne chaque étape de l'économie rurale et féodale des immenses latifundia², elle se change en mafia des villes, qui s'empare des marchés immobiliers d'une Sicile en reconstruction, et de la politique qui fait sentir son influence jusqu'à Rome. Elle est passée des petits gains de la contrebande de cigarettes aux bénéfices importants de la spéculation immobilière et aux pactoles mirobolants du trafic international de drogue.

Dans ce milieu où l'argent coule à flot, Dieu n'existe plus, les jalousies sont exacerbées et les rancunes de plus en plus tenaces. Les vieilles règles de l'« honorable société³ » du début du siècle ou de l'immédiate après-guerre, qui protégeaient les magistrats et les policiers, sont aujourd'hui caduques auprès de mafieux sanguinaires et sans scrupules. Le sens pointilleux de l'honneur mafieux n'interdit plus désormais le crime d'une femme ou d'un enfant pour assouvir une vendetta personnelle. Si l'Etat

¹ Selon Falcone, l'organisation, que l'on nomme communément mafia, est en réalité appelée Cosa Nostra (trad. par Notre Chose) par les mafieux siciliens.

² Latifundia : dans le sud de l'Italie, grand domaine rural exploité de façon extensive pour le compte d'un propriétaire non résidant (dictionnaire Hachette 1998).

³ Autre nom de Cosa Nostra.

italien cherche à abattre l'organisation, elle lui déclare la guerre et tous les coups sont permis. Les nombreux assassinats de juges et de policiers en sont la preuve.

Cette évolution de Cosa Nostra qui s'éloigne des anciennes vertus qui ont fait sa force, a entraîné l'apparition de repentis qui brisent la loi du silence ou omerta, chose impensable il y a quelques années encore. Ces pentiti⁴ ont permis de mieux comprendre cette organisation secrète avec ses rites d'initiation des nouvelles recrues, ses familles hiérarchisées dont certains n'iaient encore l'existence au début des années quatre-vingts. Cette meilleure connaissance de la « pieuvre » et le dégoût qu'ont provoqué ses exactions répétitives dans le monde politique et social, a facilité le combat de l'Etat italien qui pour la première fois, en cette fin de siècle, a remporté des batailles.

Pourtant, la guerre n'est pas encore gagnée. La mafia a la faculté atavique de se replier sur elle-même lorsqu'elle est menacée, de se fermer au monde pour mieux panser ses plaies et ainsi ressurgir plus forte là où on ne l'attend plus.

Fort de ces quelques constatations, ce dossier s'articulera en trois parties pour mieux appréhender ce phénomène mafieux qui s'est reproduit et qui se reproduira peut-être sous d'autres cieux par faute de l'impéritie des hommes et de l'anomie sociale. La première partie décrira les causes culturelles, sociales, politiques et profondément siciliennes qui ont favorisé son développement. La seconde mettra en relief les rapports parfois ambigus entre cette criminalité organisée et un Etat qui a eu du mal à l'identifier et surtout la combattre, mais le voulait-il vraiment ? Quant à la dernière, elle présentera la mafia telle qu'elle apparaît aujourd'hui en Sicile et dans la péninsule italienne après les coups infligés par les représentants de l'ordre public mais aussi quelles peuvent être ses éventuelles ramifications dans le monde.

⁴ Les repentis, pentiti en italien, ou collaborateurs de justice vont bénéficier, sous l'impulsion énergique de Falcone, d'une loi spéciale leur permettant de se refaire une vie loin des menaces. Ils bénéficient, avec leurs familles, d'une protection de police permanente afin d'éviter les vendettas qui vont frapper ceux qui ont rompu la loi du silence.

1 - La Sicile un « terreau » favorable à la mafia

11 - Un peu d'histoire sicilienne

12 - De la naissance des cosche à la mafia « rurale »

13 - Les alliances de Cosa Nostra

14 - La mafia des « villes » et en « col blanc »

2 - La lente prise de conscience de l'Etat italien et de la société sicilienne

21 - Cosa Nostra, un taraud dans la société et l'Etat

22 - La prise de conscience progressive de l'Etat

23 - Un combat qui s'organise

24 - Le long chemin vers une victoire totale de l'Etat ?

3 - Cosa Nostra et le contexte international

31 - Cosa Nostra, une organisation qui s'exporte mal

32 - Cosa Nostra américaine, un épiphénomène

33 - Des alliances avec d'autres organisations criminelles : un mythe plus qu'une menace réelle

1 - LA SICILE UN « TERREAU » FAVORABLE A LA MAFIA

Il existe bien un rapport étroit entre un pays, son histoire et sa délinquance. Celle-ci n'est pas « un cancer né par hasard sur un tissu sain » (Giovanni Falcone). La mafia est sicilienne dans son ambiguïté, ses rites, sa violence, son mystère, son ubiquité. Elle est sicilienne car l'île soumise séculairement aux envahisseurs a développé chez ses habitants un comportement, une façon de vivre qui font du Sicilien un individu qui craint la loi ou plutôt se méfie des lois imposées par un Etat qu'il perçoit comme d'occupation et oppresseur. Ce comportement lui fait fuir la justice gouvernementale et les forces de l'ordre qui restent à ses yeux les « sbires » du pouvoir. Cette répulsion a indéniablement profité à l'émergence de la mafia. Comme lui a profité le « devoir moral » qui impose aux insulaires de ne pas s'adresser aux policiers et aux juges de l'autorité légale. Un autre phénomène sicilien favorise son essor ; le culte de la mort qui explique la fascination que peuvent exercer les « hommes d'honneur » sur l'île et le sentiment indéniable que la mort violente peut être tragiquement présente dans le destin de chacun. Cette culture originale et l'environnement politique, sociologique voire anthropologique de la Sicile font du mafioso un délinquant différent, et de la mafia plus qu'une simple organisation criminelle.

11 - Un peu d'histoire sicilienne.

La Sicile a été une terre de passage où se sont succédés les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Sarrasins, les Normands, les Arabes, les Souabes, les Français, les Espagnols, les Napolitains et parfois les Anglais. Elle devient finalement piémontaise puis italienne après l'Expédition des Mille du général Garibaldi en 1860.

La première conséquence de ce phénomène est le repli sur soi d'un peuple et le rejet de tout ce qui est extérieur à l'île. Surtout lorsque ces étrangers imposent une autorité lointaine peu disposée à comprendre la terre qu'ils occupent et le Sicilien qui y vit. Peu à peu, s'installe dans l'île le sentiment que l'on ne peut compter que sur soi. La loi représente la volonté de l'envahisseur et les forces de l'ordre ne sont que des « sbires » au service des puissants, princes et seigneurs, qui saignent le pays. La désobéissance, la révolte, l'illégalité ne sont plus alors que l'expression d'une résistance nationale et finalement une forme de patriotisme sicilien. Aux cours de ces siècles troublés, naît le mythe du bandit, héros populaire, qui rapidement incarne l'esprit de liberté de l'île. Plus la Sicile est occupée, plus elle se replie sur elle-même, et plus sa population reconnaît dans ces bandits une référence

autochtone de révolte contre l'autorité. Cette caste d'uomo d'onore⁵, de nobles hors-la-loi, émerge alors assez naturellement et s'impose face à un pouvoir public déficient. Ils deviennent les maîtres de vastes territoires. Depuis, l'esprit mafieux conserve les références de ce passé en termes d'honneur et de justice.

Les origines du mot mafia

Ce mot est sicilien et il correspond donc à une spécificité sicilienne. Si communément, il est reconnu pour désigner un groupe de membres de Cosa Nostra, les Siciliens lui donnent aussi un sens moins restrictif puisqu'il sert à évoquer une façon d'être typique de l'île. La mafia est ainsi un modo di essere, di sentire, di operare⁶. Sous cet angle le mot évoque la grâce, l'allure et la beauté. A Palerme, une jolie fille croisée dans la rue peut avoir de la mafia. Mais le terme a un sens encore plus fort : une dimension dérivée de la première, la désignation de la perfection.

Autour de ce particularisme, s'est développé un débat linguistique sur l'origine réelle du mot. Il pourrait provenir d'un mot toscan, maffia, misère. Mais l'orthographe sicilienne ne s'arrange pas de cette écriture. Les autres hypothèses s'appuient sur une origine arabe suite à l'invasion par des Maures ou des Sarrasins. Cette énième invasion aurait contraint un groupe de résistants à se réfugier dans des cavernes, magtaa en arabe. Des rapprochements ont également été faits avec le mot mu-afy, incantation destinée à se protéger contre la « mort rodant la nuit » ou bien avec l'expression mu-afah, « protection des faibles ». Cette dernière version paraît très vraisemblable.

D'autres origines, plus romantiques, sont données au mot. Selon un acte de naissance qui se veut héroïque, mafia serait l'acrostiche du cri de ralliement des Siciliens lors de la sanglante révolte contre les Français de Charles d'Anjou aux Vêpres du 30 mars 1282 : « Morte Alla Francia, Italia Anela⁷ ». Dans la même veine, le mot aurait été composé des initiales de la phrase « Mazzini Autorizza Furti, Incendi, Avvelenamenti⁸ », serment d'un groupe de révolutionnaire siciliens en 1860.

D'autres auteurs ont traité de possibilités différentes. Reste l'avis du palermitain Giuseppe Pitré qui identifiait la mafia avec « l'idée exagérée de la force individuelle, arbitre unique de tout différend,

⁵ Traduire par : « homme d'honneur »

⁶ Traduire par : « une manière d'être, de sentir, d'agir », cité dans Encyclopaedia Universalis, vol 10, p.286.

⁷ Traduire par : « Mort à la France, crie l'Italie »

⁸ Traduire par : « Mazzini autorise le vol, l'incendie et le poison »

conflit d'intérêt et d'idées. Ce qui entraîne une intolérance aiguë vis à vis de toute autorité »⁹. Cette définition nous ramène à l'idée de perfection sicilienne qu'exprime le mot mafia.

L'omerta ou loi du silence

L'étude sociologique de la mafia ne pourrait être complète sans une définition de l'omerta qui elle aussi fait entièrement partie de la culture sicilienne. La violence mafieuse n'a pas été en permanence associée au crime et au meurtre. Aux yeux des Siciliens, elle a parfois été parée d'une « auréole de vertu » répondant aux règles de l'omerta. Elle implique un devoir moral, profondément enraciné dans le caractère insulaire, celui de ne pas parler avec l'autorité et de régler ses propres problèmes sans recourir à la loi du gouvernement. L'omerta n'est plus alors, dans sa définition primitive et originelle, une perversion au sens moral, comme elle peut sembler l'être à un étranger, mais bien une valeur virile qui aboutit à la vengeance ou vendetta, à la justice privée. Cette dernière est donc la conséquence directe du peu de confiance que la justice publique a su inspirer aux insulaires au cours des siècles. Ce rejet par le peuple sicilien profitera aux « hommes d'honneur ».

12 - De la naissance des cosche à la mafia « rurale ».

Au fil du temps, des groupes qui vont donner naissance à la mafia contemporaine se constituent en bandes autour de la personne de chevaliers-bandits. Véritables puissances locales, ces structures réunissent une vingtaine de membres et répondent au nom de cosca (au pluriel, cosche).

C'est un rôle d'arbitre que vont jouer les cosche et leurs chefs dans la résolution des différends locaux issus des exactions de bandes de repris de justice, les braveria. En s'interposant, les chefs des cosche proposent à la fois leur médiation aux victimes, pour qu'elles récupèrent leurs biens volés, et aux auteurs qui n'acceptent l'arbitrage qu'en échange d'une relative impunité. Les cosche accaparent dès lors une fonction essentielle d'équilibre social au sein d'une île désorganisée. Cet aspect historique permet de mieux comprendre la mise en place du mode de fonctionnement actuel de la mafia : celui d'un pouvoir discret et efficace à côté du pouvoir institutionnel, théorique et inopérant car lointain, désinvesti et inspirant la méfiance.

⁹ Giuseppe Pitré (1841-1916) soutenait aussi que : « la mafia n'est pas une secte... Elle n'a ni règlements, ni statuts. Si on réunit un peu de bravoure, d'audace, de volonté de pouvoir, on aura quelque chose qui ressemble à la mafia. Le mafieux n'est ni un voleur, ni un malandrin. C'est simplement un homme de valeur qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, dans ce sens être mafieux est nécessaire. La mafia est la conscience d'exister, le concept de la force individuelle poussé à l'extrême, le seul et unique arbitre de tout conflit ».

A la fin du XIX^{ème} siècle, le royaume du Piémont puis celui d'une Italie naissante sont incapables de faire régner l'ordre sur l'ensemble de l'île. Si l'Etat est présent dans les grandes villes côtières, il est quasiment inexistant dans une Sicile rurale très arriérée. Les relations sociales sont modelées par des vestiges du féodalisme bien visibles dans les campagnes. Les seigneurs ou propriétaires terriens, souvent aidés par l'église, assurent le maintien de l'ordre, l'administration de la justice.

Les associations mafieuses apparaissent donc dans un contexte social proche de l'état féodal et elles semblent l'ultime recours à une population rurale exploitée. Malheureusement, très rapidement, la violence ne représente plus pour elles qu'un instrument destiné à conquérir le pouvoir. Ces organisations revendiquent alors la souveraineté d'un territoire¹⁰. Ce principe va régler les relations de ces « familles mafieuses ». D'ailleurs, un des canons de cette mafia rurale sera le respect de ce « sanctuaire » du clan dont l'effraction constituera un délit durement puni.

Entre 1898 et 1900, le préfet de police Armando Sangiorgi écrit un rapport très explicite sur cette mafia primitive. Il est un des premiers magistrats à s'intéresser au phénomène qui semble ignoré par beaucoup. Son étude, se déroulant dans la campagne palermitaine, décrit l'existence d'une organisation hiérarchisée et centralisée composée de cosche dont l'activité était circonscrite à une aire géographique bien délimitée. La coordination des activités de ces cosche était définie dans une conférence des chefs au-dessus desquels se trouvait un guide suprême. Selon le préfet, ces groupes étaient soumis à des règles précises et à une sévère discipline qui prévoyait la mort pour celui qui les violait. Sangiorgi ne fut pas le seul à percevoir l'existence de la mafia dans l'île. A la fin du XIX^{ème} siècle, deux policiers, Giuseppe Alongi et Antonio Cultrera¹¹, soulignent dans leurs écrits l'existence d'associations criminelles organisées.

Les chefs mafieux sont alors détenteurs d'une véritable autorité judiciaire autonome, alternative à celle défaillante ou non reconnue de l'Etat. Ils seront souvent appelés à résoudre les conflits qui surgissaient au sein de leur communauté. S'appuyant sur les mœurs siciliennes pour prendre leurs décisions, les clans mafieux jouissent d'une « légitimité » populaire consentie ou forcée chez les récalcitrants jusqu'à pratiquement la fin du second conflit mondial. Satisfaits de pouvoir s'ériger en défenseurs des impératifs moraux dérivés du code de l'honneur et de renforcer ainsi leur pouvoir, les chefs mafieux interviennent fréquemment dans la vie sociale. « La mafia était enracinée dans le pays et régissait la misère et la pauvreté, rééquilibrait les contrastes et aplanissait les dissensions qui, à cause de l'abus des pâtures, des violation des bornages, déchiraient souvent le monde rural. Elle rétablissait

¹⁰ Cité dans Storia della mafia (trad. Histoire de la mafia) de S. Lupo, Turin, 1993.

l'honneur violé d'une femme et faisait respecter sa virginité. Elle se comportait comme une autorité de gouvernement, usait de la violence et de la diplomatie, de la menace ou de l'art du compromis¹² ».

Parallèlement à cette enracinement grandissant dans la société, les mafiosi s'emparent des terres agricoles. En fait, les grands propriétaires terriens de la Sicile vivent loin de leurs domaines ou latifundi. Ils délèguent donc la gestion de leurs biens à des contremaîtres, les gabelloti. Ces régisseurs très autonomes se comportent en potentats locaux d'autant plus facilement qu'ils sont très souvent les chefs de cosche. Les paysans ne se révoltent pas car ils ont besoin de leur protection pour vivre et travailler. Si les notables vendent leurs domaines, ces « régisseurs » aux méthodes persuasives sont les mieux placés pour en devenir propriétaires.

A la fin de la guerre, les représentants les plus éminents de cette mafia rurale sont le docteur Michele Navarra, les don¹³ Calogero Vizzini et Giuseppe Genco Russo qui sous leur air de paysans enrichis gouvernent les plus puissantes familles de Cosa Nostra. Genco Russo, qui est présenté comme le capo dei capi¹⁴ de l'époque, servira d'ailleurs, d'après la légende, de modèle au Parrain de Coppola et au mafioso de Sciascia dans *Le jour de la Chouette*, certainement le meilleur livre sur l'influence de la mafia sur la vie quotidienne des Siciliens.

Simultanément, s'implante dans les villes une mafia urbaine. De nombreux déclassés, des délinquants ou des escrocs s'organisent pour tirer profit de l'activité économique en recourant au racket de protection. Mais elle reste encore marginale en comparaison de la toile d'araignée tissée par sa sœur « rurale » dont l'inextricable réseau est fait d'amitiés, d'influences, de corruptions, de compromissions.

13 – Les alliances de Cosa Nostra

En 1912, le suffrage universel est instauré en Italie. Il offre aux chefs des familles, qui ont déjà le contrôle de l'économie sicilienne, d'user de leurs capacités d'influence pour infléchir le sens des votes. La connexion entre politique et mafia s'accroît. L'avènement du fascisme en 1922 amène son lot de difficultés à Cosa Nostra. Dès 1925, Mussolini confie au préfet Cesare Mori une mission d'éradication de la mafia (voir chapitre 2). Cette dernière est obligée de disparaître pour survivre.

¹¹ Source identique.

¹² extrait tiré du livre de Corrado Stajano : *Le pays d'Africo*

¹³ don : (de dominus «seigneur»). Titre de courtoisie, d'honneur, donné à certains notables siciliens et par extension aux chefs mafieux qui peuvent aussi être appelés zio (ou zii au pluriel) par les personnes qui les approchent et qui se veulent leurs intimes. Giuseppe Genco Russo aimait à se faire appeler zio peppe.

¹⁴ Traduire par : le chef des chefs.

Le jeu ambigu des alliés en Sicile

Les troupes alliées lui donneront l'occasion de ressusciter. Les services secrets américains et Salvatore Lucania alias Lucky Luciano, le plus célèbre mafioso d'Outre Atlantique, vont jouer un rôle déterminant dans cette tragi-comédie. La plus grande démocratie mondiale va signer un pacte avec le diable moribond. Ce pacte s'établit en deux temps simultanés.

Le premier est conduit par les services secrets américains en Sicile. Pour ouvrir un front en Italie, les chefs alliés ont le choix entre une action directe sur la péninsule ou un débarquement sur la grande île méditerranéenne, pour remonter ensuite en suivant la route tracée jusqu'à Rome par les troupes garibaldiennes en 1860. Le travail effectué par les espions de l'Office Strategic Service, ancêtre de la CIA, incitera les états-majors à opter pour la seconde option. La section italienne de l'OSS, composée en grande partie par des Américains d'origine sicilienne, a obtenu une étroite collaboration de la part des chefs mafieux pour faciliter le débarquement. Et de fait, les unités italiennes et allemandes présentes sur l'île ont été plus ou moins neutralisées. De juillet à septembre 1943, les troupes anglo-américaines conquièrent la Sicile en ne menant que quelques combats sporadiques. Le colonel Charles Poletti¹⁵, ancien vice-gouverneur de l'Etat de New York, qui est le chef des affaires civiles en Sicile occupée, est épaulé dans sa mission par don Calogero Vizzini et don Giuseppe Genco Russo qui ont proposé leurs services par « sens du devoir, amour de leur mère patrie et de la démocratie ». Vito Genovese¹⁶, lieutenant de Luciano, est devenu quant à lui interprète du colonel. Sa place lui permettra à loisir de détourner des vivres et du matériel de l'armée de libération. Il organise ainsi tranquillement le marché noir, d'abord dans l'île puis sur toute la péninsule. Les chefs de Cosa Nostra ont su opportunément reprendre leur ascendant après des années de répression mussolinienne. Ce redressement s'inscrira dans la durée à la faveur du label antifasciste qui accompagne désormais les « hommes d'honneur »¹⁷.

Parallèlement à l'épisode sicilien, se déroule Outre Atlantique une autre tractation peu glorieuse. En 1941, les Etats-Unis entrent en guerre. Les autorités américaines craignent alors des sabotages nazis dans les ports devenus des zones particulièrement vitales pour l'acheminement de la logistique vers les combattants. Cette année là, Lucky Luciano est un homme fini. Il n'est plus le boss de New York.

¹⁵ Voir le livre très intéressant de Alfio Caruso, *Da Cosa Nasce Cosa* (De quoi naît la Chose) : histoire de la mafia.

¹⁶ Cela ne s'invente pas : aux Etats Unis, il est recherché pour meurtre depuis 1937.

¹⁷ Comble du paradoxe, en 1947, les Américains feront ajouter une close spéciale au traité de paix qu'ils signent avec les autorités italiennes : son article 16 stipule que « l'Italie ne poursuivra pas les citoyens italiens, plus particulièrement les représentants des forces armées, qui, depuis le 10 juin 1940, ont conduit des actions en faveur de la cause alliée. » Les chefs mafieux sont les premiers bénéficiaires de la « clémence » américaine.

Emprisonné depuis 1936, il a été condamné à trente ans de prison par le procureur Dewey. Mais la fortune veille sur lui par l'intermédiaire de son bras droit Meyer Lansky et de la mafia qui, depuis les années 30, contrôle les syndicats de dockers. Lansky fait alors comprendre au gouvernement le rôle que l'organisation peut jouer en matière de surveillance des installations portuaires et l'éventuelle capacité de nuisance qu'elle peut avoir. Les événements viennent appuyer cette « proposition providentielle ». Le Normandie, paquebot français en cours de transformation à des fins militaires, est saboté et ravagé par un incendie le 9 février 1942. Cet attentat sera attribué aux services secrets allemands.

A partir de cet incident, Luciano donne des instructions afin que les dockers participent à la surveillance des quais. En contrepartie de cette collaboration à la défense du pays et des interventions faites pour faciliter le débarquement des troupes alliées en Sicile en 1943, Luciano est libéré en 1946 puis expulsé en Italie. Esprit criminel hors du commun, il y rapporte son redoutable sens des affaires crapuleuses et il redonne vigueur à la vieille Cosa Nostra de Sicile.

La lutte contre le communisme

A l'issue de la guerre, l'Italie est un pays ruiné. Les institutions étatiques ont quasiment disparu et le peuple est dans la misère. Dans le nord de la péninsule, les combats fratricides qui ont opposé les partisans majoritairement communistes aux forces de la fantomatique République de Salò ont conduit le pays au bord de la guerre civile. L'ensemble de la nation est désormais susceptible de basculer dans un régime marxiste. Chose impensable aux yeux des libérateurs américains qui ont placé l'Italie dans leur sphère d'influence lors du traité de Yalta.

La Sicile est elle aussi balayée par ce souffle de réforme qui secoue la « botte ». Des mouvements paysans soutenu par le Parti Communiste Italien sont apparus. Ils revendiquent une émancipation des ouvriers agricoles et une distribution des terres à ceux qui les travaillent. Ces revendications prennent parfois un caractère violent. En 1944, les forces armées interviennent à Catane contre les manifestants. La même année, la création de la République de Comiso est symptomatique d'une époque troublée : une partie de la population de la petite ville sicilienne décide de se séparer du Royaume d'Italie moribond. Le désir confus d'une autonomie de la Sicile apparaît et des intellectuels profitent de l'anarchie née de la fin du fascisme et du désastre de la défaite pour développer l'idée d'une sécession et d'une transformation de l'île en Etat indépendant.

Le séparatisme séduit dans un premier temps les chefs mafieux qui y voient la possibilité d'opprimer encore plus leurs concitoyens. Mais, rapidement, ils changent d'opinion. D'une part, leurs protecteurs américains n'acceptent pas une partition de l'Italie et l'instauration de troubles dans cette région méditerranéenne stratégiquement importante. D'autre part, les séparatistes ont des idées réformatrices et sociales qui conviennent peu aux riches propriétaires terriens qu'ils sont devenus. Ils militent bientôt en faveur d'une autonomie partielle de la région sicilienne vis à vis du royaume, ce qui leur laissera une plus grande liberté d'action. C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers accords avec la Démocratie Chrétienne, parti politique naissant dont l'objectif est d'endiguer la montée du communisme. Dans l'île, une alliance de ses délégués avec les « parrains » lui permet de recueillir les voix de la population inféodée à la mafia. Une fois au pouvoir localement, la Démocratie Chrétienne accordera un statut particulier à la région sicilienne et elle fermera les yeux sur les agissements de ses dangereux partenaires. En 1947, l'« honorable société » sera impliquée dans le massacre de paysans communistes qui manifestent à Portelle della Ginestra pour l'obtention des terres. Onze personnes dont deux enfants seront tuées. La mafia n'accepte pas que l'on cherche à s'accaparer de ses biens.

Sans espoir d'aboutir, les revendications des paysans s'estompent. Cosa Nostra a encore gagné en écartant pour quelques années la menace communiste et son lot de réformes. Pour la première fois de son existence, elle s'est associée implicitement à des instances politiques pour atteindre ses fins.

14 - La mafia des « villes » et en « col blanc »

Un appui populaire, un soutien politique retrouvé, la tolérance des troupes d'occupation, un pays à reconstruire confronté à de nombreux besoins matériels immédiats dans un contexte de pénurie, tout est prêt pour que le commerce mafieux reprenne ses droits. Le début des années 50 est marqué en Italie par le miracle économique. Bénéficiant du plan Marshall et dopé par un nord de la péninsule en pleine restructuration industrielle et économique, le pays sorti exsangue de la guerre se reconstruit. Dans le cadre du développement du Mezzogiorno, la Sicile bénéficie elle aussi de subventions importantes pour se moderniser. La mafia, en parfait parasite, va profiter de cette nouvelle manne. Racket, ingérence et spéculation sur la reconversion de terres agricoles en zones constructibles, contrôle des entreprises de bâtiment, infiltration des administrations locales seront des moyens de capitalisation, complétés par la contrebande massive de cigarettes.

L'évolution d'une « honorable société » citadine

Durant les années 50, la mafia va subir une mutation. Elle suit la population qui émigre vers les villes côtières. La mafia s'y implante en changeant de visage. Ces villes seront désormais la source de ses revenus les plus importants. En s'emparant d'un territoire urbain, elle impose sa volonté aux édiles, aux commerçants et elle façonne à son gré l'économie locale. L'extorsion ou pizzo est devenu monnaie courante. Les commerçants doivent payer une assurance à la famille du territoire sur lequel ils se trouvent. Ils seront ainsi protégés ou plutôt rien ne sera commis à l'encontre de leurs vies ou intérêts. Outre le pizzo, les familles vont également vivre des attributions des marchés publics. La puissance de Stefano Bontate, dont la famille contrôle un quartier de Palerme, est telle qu'aucun entrepreneur ne pourra réaliser un projet sans son accord.

Au début des années 60, une ville comme Palerme est devenue une terre de conquête comme l'a été l'Ouest sauvage pour les milliers d'émigrants. La loi est là aussi absente ; les dirigeants politiques sont pressés de donner des protections en échange d'argent et surtout de votes. On assiste à un changement de comportement du mafioso, « corrompu » par l'urbanisation de son milieu et par l'argent considérable qu'il brasse. Les anciens n'utilisaient leurs armes qu'en dernier recours et n'avaient qu'un souci, être les plus discrets possibles. Mais les fortunes amassées attisent convoitises et rancunes. Les nouvelles recrues n'hésitent plus à utiliser la violence même contre les forces de l'ordre. Le retour au pays de personnages comme Luciano et Genovese, experts du « savoir-faire » criminel nord-américain, a singulièrement dynamisé les traditions mafieuses de la Sicile. Les bases d'une Cosa Nostra contemporaine sont jetées.

La main mise sur le trafic de drogue

Ainsi parallèlement à la conquête des villes et à l'extorsion de fonds, une nouvelle source de profit se présente au début des années 60 : le trafic de drogue vers les Etats-Unis où la demande est importante, les toxicomanes ont manqué de produits pendant les années de l'après-guerre. Les familles italo-américaines sont trop étroitement surveillées par la DEA¹⁸ pour organiser seules le trafic. Ne pouvant abandonner des alléchants bénéfiques sur la cocaïne, l'héroïne et le haschisch, ces familles vont faire appel, sur le conseil de Luciano, à leurs cousins insulaires¹⁹. Ces derniers se

¹⁸ DEA : Drug Enforcement Administration : Agence fédérale américaine de lutte contre le trafic de stupéfiants.

¹⁹ Du 10 au 14 octobre 1957, se déroule à Palerme une étrange conférence au sommet. Sous la conduite de Luciano, les « boss » des familles italo-américaines et siciliennes se sont réunis à l'hôtel des Palmes pour négocier les différentes responsabilités dans le trafic de stupéfiants vers les Etats-Unis. Moins surveillés que leurs cousins américains, les

chargeront de l'acheminement et de la distribution. Les Américains se contenteront d'une part sur les bénéfiques. L'expérience séculaire des Siciliens en matière de contrebande, les relations qu'ils entretiennent avec leurs cousins du Nouveau Monde et les liens qu'ils créent avec des producteurs turcs²⁰ font qu'ils conquièrent rapidement le marché américain des stupéfiants. Les laboratoires clandestins s'implantent d'abord à Marseille, où ils seront démantelés, puis directement en Sicile.

Lorsque Luciano meurt le 27 juillet 1963, il aura été à l'origine d'un enrichissement fabuleux des organisations mafieuses. Toutefois, l'importance colossale des intérêts financiers générés en Sicile par les diverses activités criminelles, et plus particulièrement par le marché des stupéfiants, sont à l'origine de bouleversements majeurs au sein de l'organisation. Les codes « moraux » et traditionnels, qui régissaient les comportements des « hommes d'honneurs », s'affaiblissent. Pour la première fois dans l'histoire de la mafia sicilienne, les concurrences, les rancunes et les convoitises entre familles sont tels que des conflits féroces éclatent. Les premiers mafieux « à tirer avant de réfléchir » sont la famille La Barbera. Ces derniers ne s'arrêtent devant aucune exaction. Ils deviennent les modèles des nouvelles familles actives dans les appels d'offres, les extorsions, le trafic de drogue. L'organisation connaît durant les années 1980 à 1982 une violente guerre interne. Les Corléonais, avec à leur tête, les redoutables Luciano Liggio et Toto Riina, imposeront bientôt leur loi par la force aux autres clans en n'hésitant pas à tuer de façon aveugle hommes, femmes et enfants de leurs opposants.

La mafia, sûre de sa puissance, se dote d'un gouvernement fédéral

Certains vont chercher à enrayer cette violence folle ou au moins à la contrôler. Ces conflits entre familles et entre chefs de clan aboutissent à la création, dans les années 1960, d'une structure permanente de discussion et de règlement des litiges. Il s'agit de la première « Commission interprovinciale » ou « Coupole » qui prend l'habitude de siéger pour régler les différends²¹. Le premier gouvernement criminel réunissant des représentants des diverses familles sous la haute surveillance des chefs palermitains vient de naître.

Cette mafia change également de physionomie. Autrefois, elle n'était qu'un parasite vivant aux dépens de l'économie rurale. Elle est devenue désormais une véritable entreprise, forte de son organisation et de ses réseaux. Elle dispose d'énormes revenus provenant notamment du trafic de stupéfiants. Les

Siciliens en seront désormais les responsables « officiels ». En contrepartie, ils verseront une commission aux familles américaines.

²⁰ Des liens très étroits ont existé entre les principales familles palermitaines et Abuzer Urgulu, parrain incontesté de la drogue en Turquie et dans l'ensemble du Moyen Orient. Ce dernier propose aux mafiosi l'exclusivité sur la morphine-base, la plus pure en provenance de la « Lune d'Or ».

mafiosi se comportent alors, comme l'indique le juge Falcone, en gens avisés et sérieux qui font fructifier leurs revenus. Ils investissent bien sûr dans d'autres régions de l'Italie (Rome et sa région, provinces du nord) mais aussi dans différents pays européens. La France n'est pas épargnée : les fonds mafieux dans l'immobilier de la Côte d'Azur sont loin d'être négligeables. Cependant, même s'ils deviennent des entrepreneurs en « col blanc », insérés dans la société, les « hommes d'honneur » n'abandonnent jamais leurs vieux démons : manipulation, intimidation, meurtres...

Selon le professeur Arlacchi, depuis les années 50, l'« homme d'honneur » s'est adapté aux changements survenus dans la société sicilienne en abandonnant la culture de l'omerta archaïque²². Son comportement associe désormais une « vie d'honneur » à une logique d'accumulation frénétique de richesses et de puissances. Bien sûr, il ne renonce pas à l'usage de la violence. Il est devenu à la fois un entrepreneur efficace, compétent et intelligent²³, capable de faire fructifier ses capitaux et un assassin sanguinaire lorsque des obstacles entravent sa marche en avant. Ceci explique qu'au début de la décennie 1990, Cosa Nostra a acquis une telle puissance qu'elle menace directement les fondements sociaux et institutionnels de l'Italie qui va finalement réagir contre la « pieuvre ».

²¹ Giovanni Falcone et Marcelle Padovani la décrivent au chapitre IV de leur livre *Cosa Nostra*.

²² *La mafia imprenditrice* (trad. par *La mafia, entrepreneur*), P. Arlacchi, Bologna, 1983.

²³ Ces vertus sont soulignées par Falcone dans *Cosa Nostra* (G. Falcone et M. Padovani).

2 - LA LENTE PRISE DE CONSCIENCE DE L'ETAT ITALIEN ET DE LA SOCIETE SICILIENNE

Le chapitre précédent a décrit la naissance, et la longue évolution de la mafia au sein de la société sicilienne. Celui-ci s'efforcera de montrer les raisons qui expliquent l'insertion de cette association criminelle au sein des couches sociales d'une nation, insertion si profonde que de nombreux observateurs ont douté de son existence. Heureusement, l'apparition de repentis a été un atout considérable entre les mains des juges et des policiers. Ce sont eux qui ont permis de tracer les grandes lignes de l'organisation. Puis, certains représentants de l'Etat ont plongé dans des eaux boueuses pour pouvoir mettre à jour les structures de Cosa Nostra et découvrir l'impensable : les liens étroits qui ont existé entre les chefs de clans et des dirigeants politiques. Après cette immersion dans un monde inconnu, la lutte a pu s'organiser et les premiers coups efficaces ont été portés à la « pieuvre » dont la tête est formée de criminels en cols blancs, le corps par les hommes de main et les tentacules par le monde informel.

21 - Cosa Nostra, un taraud dans la société et l'Etat

La puissance et la permanence de la mafia tient pour beaucoup aux rapports étroits qu'elle a su instaurer avec la population sicilienne et donc avec l'Etat qui en est l'émanation. Chaque famille mafieuse est entourée, protégée par une double muraille constituée d'une part des « hommes d'honneur », alliés, parents, débiteurs, complices, d'autre part des consentants qui s'accommodent de l'« honorable société » et l'encouragent par leur passivité et leur silence. La grande majorité des Siciliens a appartenu à cette catégorie. Dans les bureaux des Calderone²⁴, c'est un va et vient incessant de gens qui demandent les choses les plus diverses : emploi, démarche administrative²⁵. Le règlement de ces supplications par le chef de famille lui permettra de créer un réseau de soutien dans une couche de la population dont l'honnêteté est au-dessus de tout soupçon²⁶.

Un Etat dans l'Etat

La contiguïté entre mafia et non mafia, le mélange entre la société saine et la criminalité rendent difficile le combat des représentants de l'Etat. Le versement d'un pizzic, cet impôt mafieux, n'est pas

²⁴ Famille qui contrôle un quartier de Palerme.

²⁵ Tiré du livre d'Arlacchi et Calderone, 1992.

²⁶ Ce réseau de soutien pourra servir à créer des alibis à des assassins lorsque ces derniers sont mis en cause dans une enquête policière. (voir Falcone et Padovani)

un acte innocent pour le commerçant qui le réalise. En effet, par ce geste, il reconnaît implicitement le pouvoir de la famille qui l'extorque²⁷. La mafia vit sur un terrain où elle a reçu le consentement tacite de la population et elle possède le droit de recours à la violence qui est « l'apanage et le monopole de l'Etat » comme l'a écrit Weber. Elle devient l'Etat. Elle répond alors à un réel besoin de sécurité du citoyen en revendiquant l'usage privé de la force sur le territoire qu'elle contrôle. Elle s'arroge parfois des pouvoirs policiers. Stefano Bontate, boss de Palerme, effectue un travail d'ordre public en chassant les voleurs de son quartier. En fait, Cosa Nostra devient une société dans la société. Elle dispose d'une organisation « juridique » dont les règles doivent être strictement respectées sous peine de sanctions. Chacun de ses « citoyens » doit savoir que le manquement à ces lois sera puni. Le châtement est inévitable : le prix en sera la vie. La mafia est un monde logique, rationnel et implacable. Bien plus implacable que ne l'est l'Etat²⁸.

Enfin, le pouvoir de la mafia a toujours fait pendant à la faiblesse de l'Etat. L'existence plus que centenaire de l'organisation n'est explicable que par l'incapacité chronique du pouvoir légal à maintenir et à garantir l'ordre en Sicile et à conquérir une légitimité auprès de la population. Remplissant le vide laissé par l'Etat, la mafia a trop longtemps représenté un « gouvernement autoproclamé et anarchique »²⁹ et paradoxalement, comme l'a reconnu le juge Giovanni Falcone peu avant son exécution, elle a contribué, malgré tout, à ce que la société sicilienne ne sombre pas dans le chaos social³⁰. Elle bénéficie de la faiblesse d'un pouvoir national qui s'est développé à partir du XIX^{ème} siècle sans avoir éliminé les formes indigènes de pouvoir : aristocrates à ambition féodale et confréries mafieuses. Le pouvoir reconnu implicitement par la population aux clans a d'ailleurs fortement gêné le processus d'instauration de l'ordre construit par un Etat moderne.

Cosa Nostra transige aussi avec les magistrats et les policiers. La corruption ou l'intimidation des représentants de l'ordre permettent d'arranger de nombreuses affaires criminelles impliquant des mafieux. Si un commissaire de police ou un capitaine des carabinieri fait du zèle, on fait pression sur ses supérieurs pour qu'il soit muté ou pire, on passe des menaces à l'attentat. Ce qui a été souvent le cas avec la mafia des années 80, tenue d'une main de fer par les Corléonais. Ces derniers n'hésitent pas à employer la force contre les magistrats ou les policiers, chose impensable avant leur règne. Rare sont les représentants efficaces de la justice ou de la police qui ne sont pas mutés, rétrogradés voire assassinés entre 1950 et 1990.

²⁷ Voir chapitre III du livre Cosa Nostra de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

²⁸ Voir chapitre I du livre Cosa Nostra de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

²⁹ Alongi, chapitre II, de son livre La Mafia, Milano, 1973.

³⁰ Propos tenu par Falcone peu avant sa mort en 1991 à des journalistes qui l'interviewaient.

La « légitimation » de la « pieuvre »

Depuis l'après-guerre, les autorités politiques et judiciaires ont contribué à la « légitimation » du pouvoir mafieux. Les exemples sont nombreux. En 1944, Giuseppe Genco Russo, qui avait été accusé par les autorités fascistes d'avoir organisé ou commis onze homicides et un grand nombre d'extorsions et de vols, est acquitté par la cours d'appel de Caltanissetta. En 1958, le chef de la famille de Corléone, le docteur Navarra fut nommé chevalier du mérite de la République Italienne. Des honneurs similaires furent décernés, après la dictature de Mussolini, à de nombreux chefs de Cosa Nostra : Calogero Vizzini, Santo Flores et l'incontournable Genco Russo³¹.

La législation mafieuse devient si complète et puissante que nombreux sont les « hommes d'honneur » qui représentent l'ordre de l'Etat romain. A Marineo, un village de la Conca d'Oro, le notaire Filippo Calderone devient maire en 1872 et il garde sa charge jusqu'en 1892. Il était le chef notable d'un clan qui menaçait les opposants politiques et mettait toute la localité en coupe réglée. A Raffadali, un petit centre de la province d'Agrigente, les fonctions de juge de paix furent dévolues pendant une décennie à Vincenzo di Carlo, représentant de la famille locale. Même le gouvernement militaire allié (AMGOT), qui occupe la Sicile à partir de 1943, nomma maires de nombreuses communes de la partie occidentale de l'île les chefs mafieux locaux qui avaient été emprisonnés sous l'ère mussolinienne et que les Américains avaient libérés lors du débarquement. Il faut dire que l'AMGOT était confronté à un grand vide de pouvoir laissé par la chute du régime fasciste et que ces derniers représentaient parfois l'unique autorité encore existante.

Cette alliance contre nature avec le monde politique va avoir des prolongements, tout au long du pouvoir monopolistique que va exercer la Démocratie Chrétienne sur la péninsule, allant jusqu'à appuyer sinon promouvoir la stratégie de la tension destinée à faire échouer la politique de compromis historique du Parti Communiste Italien. Cette complicité avec la formation politique italienne dominante contribue en outre, toujours au nom des intérêts supérieurs de la guerre froide, à renforcer les moyens de chantage de Cosa Nostra sur le pouvoir en place.

D'ailleurs en 1955, à la mort de Calogero Vizzini considéré comme le capo dei capi de l'époque, un haut magistrat italien met sans vergogne en exergue la complémentarité entre l'autorité mafieuse et l'autorité légale. Ainsi, le procureur de la République à Palerme Guido lo Schiavo écrivait : « On dit que la mafia méprise le pouvoir, la police et la magistrature : c'est une ineptie. La mafia a toujours respecté la magistrature, la justice et elle s'est inclinée devant nos sentences sans y faire obstacle.

Dans la chasse aux hors-la-loi, elle a appuyé franchement les forces de l'ordre... Aujourd'hui, est choisi un successeur à don Calogero au sein de la société secrète. Puisse son œuvre être guidée sur la voie du respect de la loi de l'Etat et de l'amélioration sociale de la collectivité ». Quelle pusillanimité de la part d'un magistrat, car l'on n'ose pas penser au pire !

Le jeu ambigu des politiques avec les « hommes d'honneur ».

C'est seulement à partir de la moitié des années 60 que les relations ouvertes avec les mafiosi deviennent un handicap pour celui qui prétendait entreprendre une carrière publique. La fin des relations ostentatoires entre les deux pouvoirs est consacrée le 30 juin 1963 lors de la tuerie de Ciaculli, quartier de Palerme, où sept carabinieri perdirent la vie pour avoir tenté de désamorcer une bombe destinée à un chef local. A partir de cette date tragique, le pouvoir mafieux s'effrite et perd de sa légitimité, malgré les richesses qu'il accumule, dans une société sicilienne qui a connu de grands bouleversements socio-économiques et culturels qui peu à peu lui font rejeter la « pieuvre ».

Pourtant, des hommes politiques poursuivent un jeu dangereux avec l'organisation. Salvo Lima, président du conseil régional pendant plusieurs années et dirigeant influent de la Démocratie Chrétienne sicilienne est de ceux là. Il s'appuiera sur le pouvoir électoral des familles qui lui apportent les voix de centaines d'électeurs pour arriver au pinacle³². Grâce à elles, il contrôlera les réseaux constitués par les chefs mafieux Stefano Bontate, Antonio et Ignazio Salvo. Tous hommes de l'importante famille de Salemi qui disposait d'un empire économique sur l'île. Il devra désormais fermer les yeux sur les agissements de ses dangereux associés et placer leurs affiliés dans les différents rouages de l'administration étatique. Le pacte avec la mafia se paiera pour lui en nature. Il sera abattu le 30 janvier 1992 au lendemain de verdicts très lourds qui se sont abattus sur des mafieux. Toto Riina, le chef des Corléonais, serait alors devenu fou de rage et se serait écrié : « les politiques nous ont trahi ».

³¹ Tiré du livre d'Alfio Caruso, *Da Cosa Nasce Cosa*, éditions Longanesi, 1999.

³² Le régime parlementaire réinstauré, la mafia possède un atout : le contrôle des votes des citoyens. Ce qui n'intéressait pas la dictature fasciste, attire désormais le système des partis et notamment la Démocratie Chrétienne. Certains politiques sont prêts à tout pour que triomphent leurs idéaux. Des mafieux, comme le docteur Navarra, chef de la famille de Corléone, ont mis au point d'astucieux systèmes pour contrôler les électeurs. Médecin, il établit de fausses ordonnances constatant les cécités partielles des personnes dont il veut les voix. Il les fait ainsi accompagner dans l'isoloir par un homme de main... Les politiques sont alors pris au piège, ils devront payer au prix fort leur compromission : c'est à dire fermer les yeux sur les détournements de fonds publics, sur les appels d'offre pour les travaux d'aménagement des régions qui seront remportés par des entrepreneurs appartenant aux clans.

Le cas « Andreotti »

Salvo Lima n'est pas le seul politicien à s'être fait prendre dans les tentacules de la « pieuvre ». Giulio Andreotti, personnage incontournable de la vie italienne et sénateur à vie de la République transalpine, a été accusé d'appartenance mafieuse. Son pacte remonterait à la fin des années 60. Il ne représentait alors qu'un petit courant au sein de son parti, la Démocratie Chrétienne. C'est le basculement de Salvo Lima, député sicilien, dans ses rangs qui fait prendre une ampleur nationale à Andreotti. Lima lui aurait proposé grâce à son réseau de contrôler une grosse partie de la vie interne du parti. Ce serait à partir de ce moment qu'Andreotti aurait commencé à fréquenter directement divers « parrains » : Badalamenti, Bontate, les cousins Salvo et après, avec l'ascension du clan Corléone, le nouveau chef de la mafia, Toto Riina, l'homme le plus recherché d'Italie, qu'il aurait rencontré en 1987. Cette association avec la « pieuvre » correspondrait à une ascension fulgurante d'Andreotti dans la Démocratie Chrétienne et à l'augmentation de son aura personnelle dans la nation. Pour l'organisation, l'ancien chef du conseil aurait représenté la clé d'accès aux plus grands centres de décisions et une protection occulte de ses activités face aux attaques des représentants de la justice. Andreotti a été depuis acquitté et lavé de toutes les accusations qui le salissaient mais nombreux sont les Italiens que le verdict laisse perplexes. Les raisons d'Etat s'accommodaient mal de la condamnation de l'homme politique qui a gouverné la péninsule pendant plus de vingt ans.

Néanmoins, comment ne pas être insatisfait des conclusions du procès ? En effet, il est très difficile de douter de l'existence d'une protection invisible de la mafia au plus haut niveau de l'Etat. Ce quart de siècle écoulé aura été marqué par toute une série de « cadavres exquis »³³ qui mettent en évidence la quasi-impunité dont ont bénéficiée les tueurs de l'« honorable société » au sein des institutions gouvernementales. Pour n'en citer que quelques uns : le journaliste Pecorelli tué le 2 mars 1979 qui associait Andreotti à la banqueroute frauduleuse du banquier Sindona lui aussi exécuté, il blanchissait l'argent de la drogue ; un autre banquier, Calvi, à la fois proche de la « pieuvre » et du pouvoir politique, ami intime de Salvo Lima, est retrouvé mort à Londres dans des conditions douteuses ; puis les hommes de l'Etat dont les morts dramatiques prouvent la totale détermination criminelle des mafieux, le président de la région sicilienne Piersanti Matarrella abattu en 1980, le général Dalla Chiesa en 1982, les juges antimafia Falcone et Borsellino en 1992.

³³ Expression italienne désignant le meurtre d'une personnalité importante.

22 - La prise de conscience progressive de l'Etat

Le manque de réaction de l'Etat vis à vis de la mafia peut s'expliquer par les liens étroits qui ont unis les « hommes d'honneur » à certains politiques mais également par le fait que l'existence d'une organisation criminelle organisée, ayant parasité aussi gravement les institutions, n'avait jamais été réellement envisagée.

L' « hermétisme » de Cosa nostra et son ambiguïté sociale

Dans les années 70, des imminents sociologues, l'italien Mosca, l'allemand Henner Hess, l'américain Schneider, l'anthropologue hollandais Anton Block niaient l'existence de rapports hiérarchisés, de lois structurées et respectées entre les prétendus mafieux. Il n'y avait tout au plus que des liens de parenté ou d'amitié entre eux. Pour ces scientifiques, les groupes familiaux ne représentaient qu'une fragile organisation et les mafiosi étaient incapables de se reconnaître en dehors de la parentèle. En d'autre terme, une conscience mafieuse était illusoire et la mafia n'était qu'une « invention folklorique ».

L'autre phénomène, propre à la vie politique italienne, qui puisse expliquer le manque de réaction de l'Etat face à la criminalité mafieuse, est la quasi légitimation du comportement violent et associatif du mafioso dans la culture sicilienne et par extension dans la culture transalpine. La mafia est une manifestation de la tradition et du comportement insulaire, aux yeux des politiques romains, et donc, à l'exception de ces excès de violence, elle ne peut être jugée avec la sévérité due à des actions criminelles. Un grand nombre de personnalités ont soutenu cette thèse. Après la première guerre mondiale, le président du conseil Orlando, pour rassembler toutes les forces vives de la nation et éviter l'effondrement du royaume, n'hésitait pas à déclarer : « Si par mafia, on exprime le sens de l'honneur poussé à l'exaspération, le rejet viscéral de toute injustice ou exaction, la générosité qui fait affronter le puissant et protéger le faible, la fidélité en amitié pouvant conduire à la mort. Si par mafia, on exprime ces vertus et cette attitude, même si elle est parfois excessive, alors, fort de ces manifestations de l'âme sicilienne, je me déclare mafioso et je suis fier de l'être »³⁴.

Dans un contexte différent, des arguments identiques furent développés, dans un interview au journal de Sicile en 1966, par le président de la première commission parlementaire anti-mafia, Donato Pafundi. Il y définissait la mafia comme un comportement social qui prévalait à tous les niveaux de la vie sicilienne. Le mafioso était différent d'un simple criminel car son action était guidée par le respect de l'omerta, élément spécifique et caractéristique de la culture de l'île, qui destinait les « hommes

³⁴ Cité dans l'ouvrage *Stato, violenza, società*, P. Pezzino (p. 973), La Sicilia, Turin, 1987.

d'honneur » à une association différente de la simple association criminelle et à jouer un rôle dans la vie de la société civile. Le philosophe romain Emanuele Severino, quant à lui, déclare sans ambages que la mafia était le prix à payer par la démocratie italienne pour éviter la dictature du prolétariat³⁵ et que finalement, le pacte occulte entre mafieux et politiques s'inscrivait directement dans le cadre de la guerre froide.

La lente maturation de la répression et l'apport des repentis

Dans ce contexte, on comprend mieux les difficultés quotidiennes rencontrées par les magistrats et les policiers pour lutter contre la gangrène mafieuse. Ils sont à la fois soumis aux pressions d'hommes habiles, dangereux, souvent puissants, socialement reconnus et au laxisme dont peuvent faire preuve leur hiérarchie et les dirigeants politiques, soit par calcul ou simplement par bêtise. Sporadiquement, la lutte contre la mafia s'est intensifiée mais, anarchique et disposant de peu de moyens, elle s'est avérée jusqu'à un passé récent inefficace. En 1878, le préfet de police de Palerme, Malussardi tente de briser la mafia en exilant par centaines les mafieux mais les tribunaux les acquittent « faute de preuves ». Le réel coup porté à la « pieuvre » avant 1982, l'est par le régime fasciste qui n'a pas besoin du soutien électoral des grandes familles pour survivre. Dès 1925, Mussolini confie au préfet Cesare Mori la mission d'éradiquer Cosa Nostra. Mori s'y emploie avec une vigoureuse et peu scrupuleuse énergie : torture, emprisonnement sans réelle forme de procès, exil, déportation sont devenus le lot quotidien des mafiosi. Les coups portés sont très durs. Cosa Nostra est mortellement touchée. Elle ne renaîtra qu'après la guerre. Les épisodes de lutte de l'Etat seront anecdotiques durant les trente premières années de l'après-guerre. L'apparition d'hommes de grande valeur dans les rangs de la justice (les Dalla Chiesa ou autre Falcone), une mafia toujours plus cruelle et sûre de sa puissance, une Italie ne pouvant plus feindre d'ignorer l'existence d'un anti-Etat en Sicile et surtout la prise de conscience d'une société qui se révolte contre les exactions, aboutiront à l'engagement d'une lutte efficace contre l'organisation criminelle.

Dans le milieu des années 80, un autre facteur va indéniablement jouer en faveur des forces de l'ordre. La mafia pour la première fois de sa longue existence se fissure de l'intérieur. Le règne de terreur qu'impose le clan des Corléonais aux autres familles, leur manque de scrupules, leur cruauté aveugle et leur irrespect des anciennes lois de Cosa Nostra vont pousser certains mafiosi à rompre l'omerta.

L'un des premiers repentis est Tommaso Buscetta en juillet 1984. C'est un homme de poids au sein de l'organisation, il a organisé le trafic de drogue entre la Sicile et les Etats-Unis pour les frères

³⁵ Meglio mafiosi chè rossi (trad. plutôt mafieux que rouge), E. Severino, dans Corriere della sera, 28 juillet 1992.

Cuntrera³⁶. Les Corléonais qui jalourent son ascendant sur l'organisation l'ont condamné à mort. Les assassinats de plus de trente membres de sa famille, dont de deux de ses fils, le décident à collaborer avec Falcone. Les propos de Buscetta sont ceux d'un homme, qui n'ayant plus rien à perdre, va conduire une vendetta par l'intermédiaire de la justice italienne. Il décrit et fait comprendre au juge plus de choses en quatre ans que toutes les enquêtes écoulées. Chaque renseignement est une poupée russe qui s'emboîte avec une autre. Pour la première fois, un non « initié » pénètre et est guidé à l'intérieur de Cosa Nostra³⁷. Buscetta lui donne également une méthode de travail : ratisser large et recueillir des bribes d'information pour ensuite reconstituer le puzzle³⁸.

23 - Un combat qui s'organise

Entre 1980 et 1982, se déclare une guerre sans merci qui oppose les clans siciliens et dont le motif réside dans le contrôle du pactole issu de la drogue. Ces affrontements sanglants, ainsi que leurs commanditaires, sont dénoncés vivement par le député communiste sicilien Pio La Torre, antimafieux militant.

Des lois anti-mafia au maxi procès de Palerme

L'assassinat de Pio La Torre, le 30 avril 1982, entraîne une première réaction des autorités italiennes qui semblent décidées à mettre un terme aux agissements des clans. Le général des carabinieri Carlo Alberto Dalla Chiesa, qui s'est illustré dans sa lutte contre les Brigades Rouges, est nommé préfet de Palerme. Mésestimant la réalité du danger, il est abattu, avec son épouse, le 3 septembre 1982. Ce crime ignoble, le prestige de l'officier et les nombreuses manifestations anti-mafia tirent la péninsule de sa léthargie. Certains responsables politiques et des magistrats décident d'entrer en lutte ouverte contre la mafia. La classe dirigeante bouge finalement.

³⁶ Dans les années 80, les familles Cuntrera et Caruana (province d'Agrigente) contrôlent une grande partie du trafic de drogue mondial vers les USA. Ils emploient une kyrielle de non mafiosi voire de non Italiens (passeurs, chimistes, etc...). Leur part du marché est estimée à 30%. Elle diminuera progressivement dans la décennie suivante pour n'atteindre que 5% en 1991.

³⁷ Elle est forte d'environ 5 000 hommes d'honneur qui régissent tout un réseau de connivences et de complicités grâce à l'intimidation et à la violence, mais aussi grâce à la corruption. L'entrée d'une nouvelle recrue se traduit par un rite initiatique. Il fait désormais partie d'une famille qui contrôle un territoire. Cette famille ou cosca est généralement forte de 300 membres dirigés par un don placé au sommet d'une hiérarchie très élaborée. En Sicile, les familles sont regroupées au sein d'une commission provinciale ou « Coupole » où siègent les plus prestigieux chefs de familles. Cette commission dicte les lois qui devront être respectées et prend les décisions les plus importantes relatives aux activités de l'organisation. Le dictat imposé par les Corléonais et leur chef Riina à cette « Coupole » a créé la crise interne qui a durement secoué Cosa Nostra dans les années 80 (voir chapitre IV de Cosa Nostra de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani).

³⁸ Lire chapitre I du livre Cosa Nostra de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

Jusqu'alors, elle était persuadée qu'elle avait peu à gagner en engageant une lutte à long terme contre l'organisation³⁹. Elle prétendait donc affronter une criminalité sans réelle gravité en n'utilisant que peu de moyens et sans mobilisation générale de ses structures. Sous la poussée de l'opinion publique, le 13 septembre 1982, est votée la loi n° 646/82, dite « Rognoni - La Torre » qui modifie le code pénal italien en lui ajoutant l'article 416 bis. L'Etat italien vient de reconnaître officiellement l'existence de Cosa Nostra. Ce texte définit le délit d'association mafieuse et elle en sanctionne l'appartenance. Il offre ainsi aux magistrats, appelés à devenir « les juges antimafia », des outils efficaces de poursuite et de répression. La loi s'attaque directement aux armes de Cosa Nostra : l'intimidation, le conditionnement des victimes, l'omerta. Ces dernières non punissables ou difficilement par la législation normale le deviennent. La loi facilite de même les enquêtes sur le patrimoine. L'ensemble de ces mesures débouchent en 1986 sur le maxi-procès de Palerme. Plusieurs figures historiques de la lutte antimafia émergent alors : les juges Paolo Borsellino et Giovanni Falcone qui bénéficient de la collaboration des « repentis » dont les plus illustres sont Buscetta et Calderone.

Le maxi-procès de Palerme, un leurre

La réaction de l'Etat italien, à partir de 1982 et plus particulièrement à compter du procès de Palerme mené entre 1986 et 1987 sur le fondement de la loi "Rognoni - La Torre", porte de durs coups à Cosa Nostra mais ne la terrasse pas. Salvatore Riina, chef des Corléonais, vit dans la clandestinité depuis les années 1970, ce qui ne l'empêche pas de diriger l'organisation d'une main de fer. Cosa Nostra domine encore clairement le jeu en 1991.

Elle est capable de frapper qui elle veut, où et quand elle le veut. Cette situation résulte de plusieurs facteurs. Les Corléonais, parmi lesquels Riina, Luciano Liggio, Giovanni Brusca, Bernardo Provenzano et Calogero Bagarella, règnent sans conteste en son sein. Ils mènent des vendetta contre les informateurs et ils ont refermé sur elle-même l'organisation qui, encore plus clandestine et centralisée, en devient redoutable. Les alliances qu'ils ont tissées entre les familles par la terreur sont solides. Ils imposent de plus un cloisonnement entre elles qui réduit la circulation des informations. Les repentis ne donnent plus aux juges que des renseignements parcellaires. L'emprise mafieuse en Sicile et sur le sud de l'Italie, qui couvre à la fois le champ économique, social et la sphère politique, se poursuit. En effet, à partir de 1985, les vagues d'arrestations n'ont touché que les hommes de main. Les « cols blancs » qui vivent une vie irréprochable sont peu inquiétés. Ils mènent toujours leurs activités dans le marché légal en y investissant l'argent sale des trafics. Ainsi, les niveaux locaux,

³⁹ Tiré du chapitre VI du livre Cosa Nostra de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

régionaux et nationaux de protection et de complicité fonctionnent sans que la violence soit nécessaire outre mesure. De plus, les politiques, dont certains sont peu disposés à ce qu'éclatent en plein jour des scandales de concussions, ne donnent pas les pleins pouvoirs aux magistrats. Au contraire, ils diluent leurs pouvoirs en maintenant artificiellement une hypertrophie législative en refusant une concentration des moyens de lutte au main d'un seul juge⁴⁰.

Le climat est donc favorable à Cosa Nostra. Mais l'année 1992 va marquer un tournant en Italie dans la lutte contre la criminalité organisée. Plusieurs événements vont convaincre les responsables mafieux que leur domination et leur impunité sont en passe d'être compromises. Se sentant menacés, ils vont alors choisir, contre toute attente, l'affrontement direct avec les institutions étatiques.

24 - Le long chemin vers une victoire totale de l'Etat ?

De nombreux paramètres, qui jusqu'alors avaient permis à la mafia une relative impunité, sont modifiés alors que souffle sur la péninsule un vent de changement qui s'accompagne d'une crise morale, sociale et économique. La fin de la guerre froide remet en cause la lutte contre le communisme qui a permis à la mafia sa domination secrète. Secouée par les scandales, la classe dirigeante italienne est contestée. Les réseaux de corruption, les financements illégaux des partis, mis à jour par les enquêtes des juges de mani pulite ou mains propres, suscitent l'écœurement d'une grande partie de l'opinion publique. Pour retrouver l'« estime » de leurs électeurs, les autorités politiques italiennes ne peuvent plus mener un « double jeu » et elles vont faire preuve d'une fermeté qui semblait leur être inconnue.

Les premières escarmouches réellement victorieuses des forces de l'ordre

Pour la première fois en Sicile, le 17 janvier 1992, Vito Ciancimino, un ancien maire de Palerme et homme politique de taille, est condamné à 10 ans d'emprisonnement par le tribunal de cette ville pour appartenance mafieuse. Le 30 janvier, la première session pénale de la Cour de Cassation confirme les condamnations, notamment une vingtaine de perpétuités, du procès de Palerme (1986-1987). La série noire pour les mafieux se poursuit. Le 15 mars, la cour d'assises de Florence condamne à la perpétuité l'un des chefs les plus importants, Giuseppe Calo. Ce procès révèle concrètement les relations étroites qui ont existé entre Cosa Nostra et le milieu affairiste de la capitale. Il révèle également les connivences avec la classe politique, en particulier la mouvance de la Démocratie Chrétienne proche de « l'inoxydable » Andreotti. Ces revers judiciaires se doublent d'une conjoncture défavorable pour les « hommes d'honneur ». Leurs ennemis, fort du soutien de l'opinion publique et bénéficiant d'un

⁴⁰ Voir chapitre VI du livre *Cosa Nostra* de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

pouvoir politique en quête de réhabilitation, se sont organisés et se retrouvent à des postes leur permettant une action répressive efficace. Giovanni Falcone est désormais en charge de la Direction Générale des Affaires Pénales du ministère de la Justice. Un autre magistrat, son ami Paolo Borsellino, dirige l'action publique en Sicile.

De plus, fin 1991, deux nouvelles structures ont vu le jour : la Direzione Investigativa Antimafia⁴¹ (D.I.A), dont la mission est de coordonner l'action des forces de l'ordre dans les enquêtes en matière de délinquance organisée et la Direzione Nazionale Antimafia⁴²(D.N.A), chargée de centraliser une politique d'action publique en matière de lutte.

La riposte mafieuse et les réactions de l'Etat

A partir de mars 1992 et jusqu'à l'été 1993, la mafia traquée et aux aguets va s'attaquer brutalement à des personnalités publiques. Après l'assassinat début mars 1992, de son ancien allié le député européen Salvo Lima, elle s'attaque avec une incroyable audace à son plus terrible ennemi. Le 23 mai 1992, une forte explosion tue Giovanni Falcone, son épouse, et trois agents de son escorte sur la route de l'aéroport à la capitale sicilienne. L'assassinat soulève une forte et sincère émotion populaire. Mais la longue série de « cadavres exquis » n'est pas terminée. Le 19 juillet 1992, Paolo Borsellino, successeur courageux de Falcone, est abattu ainsi que cinq agents qui l'accompagnent dans une rue de Palerme. Le 10 septembre 1992, deux proches parents d'un des plus importants repentis, Antonino Calderone, sont criblés de balles près de Catane. Ces meurtres sont le signe d'une attaque généralisée des Corléonais qui semblent pris de folie et qui sont désormais décidés à supprimer tous ceux qui les menacent. Le 17 septembre 1992, est abattu l'ancien percepteur général de Sicile Ignazio Salvo. Le 8 novembre 1992, autre assassinat symbolique, Giovanni Pannunzio est tué. Cet entrepreneur avait courageusement dénoncé des extorsions de fonds et permis une opération judiciaire d'envergure en décembre 1991.

D'autres tentatives sont déjouées de justesse. Le 25 juillet 1992, anticipant la progression de la menace, le Gouvernement italien déclenche l'opération, Vêpres siciliennes. Sept mille soldats sont envoyés sur l'île, afin de protéger les sites judiciaires et administratifs. Ce renfort armé permet d'alléger le travail des carabinieri et des policiers qui peuvent ainsi poursuivre leurs enquêtes avec plus d'efficacité. Malgré ces mesures, ou plutôt à cause d'elles, les mafieux décident de porter la guerre sur le continent. Un véritable combat de type terroriste est conduit contre l'Etat devenu

⁴¹ Traduire par Direction d'Enquête Antimafia

⁴² traduire par Direction Nationale Antimafia

répressif. Entre le 14 mai et le 27 juillet 1993, des attentats à la voiture piégée font plusieurs morts et de nombreux blessés à Rome, Florence et Milan. Parallèlement, les forces de l'ordre, repèrent d'autres charges explosives, généralement cachées dans des véhicules volés. L'église catholique est également visée. Le 27 juillet 1993, une bombe de forte puissance explose devant la basilique Saint Jean de Latran à Rome. Deux mois auparavant, à Agrigente, Jean-Paul II avait lancé l'anathème contre Cosa Nostra, ce qu'aucun pape n'avait jamais fait auparavant.

L'Etat ne reculera plus. Ses représentants très motivés ne se découragent pas. Depuis 1991, au contraire, les structures de lutte contre les associations criminelles de type mafieux sont rénovées et adaptées. Les événements des années 1992 et 1993 sont l'occasion de démontrer l'efficacité de cette réorganisation et la détermination des autorités italiennes. Le comportement des Corléonais a suscité trop de rancœurs et de dégoûts pour abandonner la lutte. Comme l'écrivent Arlacchi et Calderone : « ils ont trop assassiné, ils ont trop d'ennemis. Aujourd'hui, plus personne ne meurt de mort naturelle, dans son lit comme les « hommes d'honneur » d'autrefois. Toto Riina, Bernardo Provenzano, et tous les autres comme eux, se sont condamnés eux-mêmes. Pour eux, il n'y a plus d'espérance ». En écartant les anciennes lois, les Corléonais ont-ils mené la « pieuvre » à sa perte ?

Vers une victoire totale ou un retour des vieux démons ?

Depuis les assassinats des juges Falcone et Borsellino, le combat s'est intensifié. En mars 1995, les autorités italiennes disposent de 317 repentis qui bénéficient de protection policière contre leurs « amis » d'hier. A cette même date, le nombre de détenus dans les prisons italiennes pour cause d'appartenance mafieuse s'élevait à 3 971. Fin avril 1995, 471 personnes sont incarcérées sous le régime très rigoureux de l'article 41 bis réservé aux mafieux avérés. Cet affrontement sans merci a décapité les équipes dirigeantes de Cosa Nostra. Chose impensable, il y a quelques années encore, Salvatore Riina, le chef incontesté et incontestable des Corléonais et de la « Coupole », est arrêté le 15 janvier 1993 au terme d'une clandestinité de 23 ans. Les policiers italiens, humiliés pendant presque un siècle par les « hommes d'honneur », vont de victoire en victoire. Le 20 mai 1996, la police arrête Giovanni Brusca, assassin de Falcone et chef de la « Coupole » depuis l'arrestation de Riina.

Les relations de la mafia avec les milieux politiques, administratifs ou judiciaires sont également mises à jour par l'opération mani pulite. Ces révélations entraînent des interpellations, des mises en cause ou des détentions de ministres, de parlementaires, de policiers, de magistrats. Elles débouchent aussi sur la dissolution de plusieurs dizaines de conseils communaux en Sicile, comme dans d'autres régions du sud de l'Italie.

Enfin, un des aspects les plus significatifs de cette lutte contre la mafia est relatif à la saisie des biens suspects, d'origine criminelle directe ou constituant le recyclage de produits blanchis des nombreuses activités illégales. La police s'est modernisée pour lutter contre une nouvelle forme de criminalité qui s'est fondue dans l'économie locale ou internationale. En 1993, les confiscations atteignent les montants considérables : 400 millions de francs pour les biens mobiliers, 2,8 milliards de francs pour les biens immobiliers, 450 millions des francs en actions et valeurs mobilières. Ces confiscations conduisent à un incontestable affaiblissement des familles mafieuses dont les revenus sont en chute libre.

Pendant cette période, l'action de l'Etat italien et de son opinion publique est en tout point exemplaire. Cependant, il semble prématuré de considérer ses efforts comme définitifs. Cosa Nostra n'est pas encore totalement anéantie. Les vieux démons existent encore tant la compromission avec des politiciens a été grande. Ainsi, des députés ont essayé sans résultat de modifier, en 1994, le statut des collaborateurs de justice et le régime pénitentiaire spécial pour les mafieux condamnés (article 41 de la loi de 1975). Seule une impressionnante mobilisation populaire a fait avorter le projet de loi. L'impression, malheureusement, demeure que les « hommes d'honneur » peuvent encore bénéficier d'appuis et de protection face à la répression policière. La mafia ne sera véritablement défaite que lorsqu'elle ne sera plus qu'un phénomène criminel ordinaire sans lien avec le monde politique. Cosa Nostra est actuellement affaiblie, tapie dans l'ombre et éventuellement prête à renaître telle une « hydre ». Bernardo Provenzano, le dernier des boss, est toujours en liberté. Ce dernier et ses fidèles ne s'accommodent-ils pas de cette nouvelle culture de la légalité qui enveloppe l'Italie comme l'a déclaré le nouveau maire de Palerme, Leoluca Orlando⁴³ ? « La mafia est intelligente, habile et rapide. Ma crainte est qu'elle n'ait toujours une longueur d'avance sur nous » écrivait de façon tragiquement prémonitoire Giovanni Falcone.

⁴³ Cité dans l'article « Palerme à l'heure de l'anti-mafia », Le Figaro, 13 décembre 2000.

3 - COSA NOSTRA ET LE CONTEXTE INTERNATIONAL.

Cosa Nostra a prouvé sa puissance et la domination occulte qu'elle exerçait sur la société, le monde des affaires et la vie politique de la Sicile. Cette influence s'est également étendue à certaines régions italiennes. Par exemple, les liens étroits qui l'unissent à sa sœur américaine ne sont plus à démontrer. Il semble donc intéressant de décrire les ramifications qu'elle aurait pu créer hors de son île et les éventuels contacts qu'elle a eu ou a encore avec d'autres organisations criminelles organisées. Quel danger représente-t-elle réellement, sortie de son environnement sicilien ?

Il semble qu'elle n'a jamais réussi, à l'exception du continent américain, à exporter son milieu et son environnement social et politique. Sa force, en Sicile, elle la tire de son territoire et de la population qui y vit. Dans sa nouvelle patrie, l'immigré sicilien rejette les lois mafieuses - l'omerta, l'inféodation à un chef de famille – qui, à part égale avec la misère, ont provoqué sa fuite. Ne trouvant à l'étranger, aucune population acceptant de gré ou de force son autorité et les lois qu'elle impose, l'« honorable société » ne peut s'allier aux politiques en quête de « reconnaissance populaire » et de voix. Sa seule réelle puissance réside dans son argent qui lui garantit le silence et la bienveillance des magistrats. Elle existe donc bien à l'étranger, où elle brille par sa discrétion, associée parfois avec d'autres organisations criminelles.

31 - Cosa Nostra, une organisation qui s'exporte mal

A partir des années 60, Cosa Nostra quitte les frontières limitées de son île. Les richesses que ses divers trafics lui procurent vont souvent être investies en dehors de la Sicile.

Les nouvelles conquête de l' « honorable société »

Les régions nord italiennes sont les premières cibles des capitaux illégaux. Le développement extraordinaire de l'industrie et de l'économie de cette Italie septentrionale ne peut qu'attirer les « hommes d'honneur ». Des industriels peu scrupuleux seront d'ailleurs ravis de cette manne inespérée⁴⁴. Sa mainmise, sur le trafic des stupéfiants Outre Atlantique, se traduit par l'implantation

⁴⁴ Ces liens entre capitaines de l'industrie et mafiosi ont été mis en évidence lors de l'enquête mani pulite. des scandales ont éclaté à partir de la fin des années 90 mettant en évidence des liens entre Cosa Nostra et de célèbres entrepreneurs italiens : Versace, Raul Gardini, Berlusconi par l'intermédiaire de sa société : la Fininvest.

d'environ trois mille mafieux siciliens un peu partout sur le sol nord américain⁴⁵. L'affaire « Pizza connexion » a révélé comment des pizzerias situées aux Etats-Unis⁴⁶ servaient de destination à l'héroïne en provenance de la Sicile et initiaient le recyclage de l'argent sale. Toutefois, ces Siciliens de Cosa Nostra n'ont jamais pu reconstituer leurs puissances dans ce pays où régnait une autre mafia (nous le verrons dans le chapitre suivant).

Outre l'Italie continentale et les Etats-Unis, l'organisation s'établit en Espagne. Le trafic de cocaïne à destination de ce pays et de la péninsule italienne est mis en place par la famille Madonia depuis la Bolivie. Le clan Cuntrera-Caruana, quant à lui, s'est installé au Venezuela d'où il peut diriger le trafic vers l'Amérique du Nord. S'il bénéficie du soutien d'hommes politiques corrompus entre 1980 et 1990, il perd rapidement ces appuis. Cette perte coïncide d'ailleurs avec la fin de la suprématie de la mafia sicilienne dans le marché des stupéfiants et l'arrestation, quelques années plus tard, des « parrains » de cette famille.

Cosa Nostra se retrouve également, dès la chute de l'empire soviétique, en Allemagne et plus particulièrement à Berlin dont la reconstruction semble devoir susciter de nombreuses bonnes affaires. Elle étend de même ses tentacules en Russie où la désagrégation de l'Etat facilite ses intentions néfastes. Les continents américain et européen ne sont pas ses uniques zones d'action. L'Océanie est visée : l'Australie est en effet touchée par une des tentacules de la « pieuvre ».

La mafia en France

La principauté de Monaco et les salles de jeu qu'elle abrite, paraît être un lieu idéal pour blanchir l'argent. Les centaines d'Italiens qui l'envahissent chaque jour ou qui ont choisi d'y résider pourraient servir d'intermédiaires à l'organisation qui s'y serait installée. La presse française s'en faisait l'écho dans le courant de l'année 2 000, malgré les protestations du prince Rainier. Quant à la France, la présence de la mafia est incertaine, mais la discrétion n'est-elle pas une de ces caractéristiques ? Le rapport parlementaire du député Aubert de 1995 fait état de capitaux illicites et d'investissements d'origines douteuses notamment dans le sud, plus particulièrement sur la Côte d'Azur. Ce rapport a été réalisé car fin 1992, l'existence de Cosa Nostra dans l'hexagone est évoquée dans les étranges révélations de deux repentis, Antonino Calderone et Leonardo Messina. Une cellule mafieuse existerait à Grenoble dont le capo serait Giacomo Pagano, un homme de 59 ans inconnu des services de police de la ville. A ce jour, toutefois, la preuve d'un réseau mafieux en Isère n'a pas formellement

⁴⁵ Estimation fournie par le Federal Bureau of Investigation.

⁴⁶ Dans les régions suivantes : Illinois, Michigan, New Jersey, New York, Pennsylvanie et Wisconsin.

été établie et nul ne sait si Pagano⁴⁷, qui a été rapidement expulsé, était réellement un « parrain » en activité ou tout simplement en « sommeil ».

Sa discrétion la caractérise hors de Sicile

En fait, Cosa Nostra a développé ces réseaux sur de nombreux continents mais elle n'a pas réussi à reproduire hors de la Sicile le type de seigneurie féodale qui a fait son succès dans l'île. Car en fait, indépendamment de la capacité d'intégration des pays d'accueil, les clans ne disposent que rarement d'une population, ou plus exactement de sujets, à qui imposer leurs volontés. Ce n'est que dans de très rares cas que des immigrants siciliens, nombreux, regroupés et vivant en quasi autarcie, étaient disposés à reconnaître l'autorité d'un chef de l'« honorable société ». Souvent, comme le remarque Arlacchi⁴⁸, les mafiosi ne tentent même pas de recréer le jeu de la féodalité en dehors de leur île. Ils font au contraire preuve d'une grande discrétion pour poursuivre sans inquiétude leurs activités illicites. En ce sens, la mafia est certainement à un tournant de son évolution. A la place du mafieux-parrain, qui fonde son pouvoir sur sa capacité de contrôle d'un territoire et de ses habitants, au point d'y jouer un rôle politique, se profile le mafieux-patron, dont la puissance financière lui permet de gangrener un Etat. Son argent est utilisé pour corrompre fonctionnaires et hommes politiques locaux. Toutefois, la complaisance de ces derniers est généralement fragile. Elle n'est qu'un pâle succédané de la corruption et des liens étroits ayant existé entre mafia et représentants de l'Etat en Sicile, qu'un même environnement social et culturel unit plus fortement encore. En réalité, hors de Sicile, la seule force réelle de Cosa Nostra est sa puissance financière⁴⁹. Elle possède une telle quantité de richesses que les « pages jaunes de l'annuaire » ne suffiraient pas à les énoncer. Malheureusement pour elle et heureusement pour les citoyens honnêtes, cette arme est de plus en plus contrôlée par les Etats⁵⁰.

Finalement, les mafieux s'exportent mais ils ne retrouvent pas à l'étranger les phénomènes culturels et politiques qui ont fait leur force sur l'île. Les politiques qu'ils ont pu acheter, ne couvriront pas tous leurs agissements et leur soif de pouvoir. Ils les abandonneront au premier signe de faiblesse. Les

⁴⁷ En 1992, Pagano vit tranquillement en préretraite et il passe le plus clair de son temps à l'association des Siciliens de Grenoble où résident un peu plus de 8 000 insulaires. Un tapage médiatique suivra la révélation des repentis et son expulsion. Le nombre de Siciliens vivant en Isère pourrait expliquer l'existence d'une excroissance mafieuse dans la région mais aucun lien entre les « Siculo-Grenoblois » et Cosa Nostra n'a jamais été réellement établi.

⁴⁸ Lire *La mafia imprenditrice* (trad. par *La mafia, entrepreneur*), P. Arlacchi, éd. Del Mulino, Bologna, 1983.

⁴⁹ D'après Thierry Cretin, par an, les organisations criminelles internationales brassent 30 à 50 milliards de dollars dont 50% sont recyclés dans l'économie mondiale.

⁵⁰ Ces dernières années, en Italie, les biens séquestrés aux mafieux, ne représentent que 4 à 5 % du total de leur fortune. Le montant des avoirs déjà confisqués ne s'élèvent qu'à 2 %. Beaucoup de ces richesses, du restaurant à l'entreprise de construction, sont souvent au nom d'un parent du mafioso ou d'un associé, d'où les difficultés à mettre en œuvre les procédures de saisie. D'une part, parce que les mafieux engagent des armées d'avocats pour défendre légalement leurs

membres de l'« honorable société » n'ont réellement réussi à imposer Cosa Nostra que dans les quartiers italiens du Nouveau Monde.

32 - Cosa Nostra américaine, un épiphénomène

Entre 1900 et 1910, plus de 100 000 Siciliens sont arrivés aux Etats Unis. Ces émigrants se sont regroupés dans des quartiers, par régions de provenance, par villages, par parentèles. Ils recréent ainsi, inconsciemment, la société sicilienne qu'ils avaient voulu fuir. Les multiples difficultés initiales d'intégration mettent cette main d'œuvre sans ressources sous la dépendance d'émigrés plus anciennement installés. Ces derniers servent d'intermédiaires obligés avec les employeurs américains. L'autorité des gabelotti est insidieusement rétablie. Dès 1890, tous les facteurs sociaux primitifs, sur lesquels la mafia a germé et prospéré, sont à nouveau réunis. Rapidement, elle va se structurer en clans comme en Sicile.

Si cette mafia américaine s'est créée sur le modèle de sa sœur aînée sicilienne, elle s'en différencie et devient rapidement autonome. Avant la seconde guerre mondiale, les liens réels entre les clans, séparés par un océan, sont des liens familiaux. La vieille terre méditerranéenne restera longtemps une base arrière pour l'italo-américain qui cherche à se faire oublier par la justice de son nouveau pays. En fait, les deux organisations se sont transformées en fonction de l'environnement respectif dans lequel elles évoluent. L'américaine, après l'épisode de la prohibition, tire ses revenus des jeux et de la prostitution. Le vrai Sicilien s'y refuse. Il ne peut être souteneur sans se déshonorer. Il se spécialise plutôt dans le maniement du légal et de l'illégal, comme le souligne Falcone.⁵¹

Lucky Luciano rétablit concrètement des relations de travail entre les sœurs. Cosa Nostra sicilienne s'occupera du trafic de stupéfiants sur le territoire américain, sa « cadette » étant trop étroitement surveillée par la police. S'installent alors sur le nouveau monde de nombreux mafiosi siciliens mais sans jamais entrer dans les familles américaines et contrôler un quelconque territoire. Ils sont en fait des auxiliaires étrangers qui ont leurs bases en Sicile. Les familles Cuntrera et Caruana qui dirigent une grande partie du trafic de drogue mondial vers les USA de 1970 à 1985 gouvernent un quartier d'Agrigente, alors que beaucoup de leurs membres sont installés en Amérique du Nord et au Venezuela.

patrimoines. D'autre part, parce que ces entreprises emploient de nombreuses personnes : mettre ces biens sous séquestre entraîne des suppressions d'emplois et la réaction des syndicats qui se battent pour leurs survies.

⁵¹ Voir chapitre III de Cosa Nostra de Falcone et Padovani

A partir de 1985, le trafic va décroître et les Siciliens⁵² laissent leur place aux Sud-Américains. Ils quittent d'ailleurs pour la plupart le sol des Etats Unis car ils ne bénéficient plus de l'appui de leurs cousins américains et donc, des réseaux politiques de ces derniers. Les frères Cuntrera, sans réel soutien au Venezuela où ils se sont installés dans les années 80, sont extradés vers l'Italie en 1992 pour y être emprisonnés.

33 - Des alliances avec d'autres organisations criminelles : un mythe plus qu'une réelle menace.

La mafia, au cours de son histoire, s'est souvent alliée à des entités non siciliennes. Nous avons vu les relations étroites qui ont existé entre elle et les services secrets américains entre 1942 et 1960. Des ponts se sont naturellement créés avec d'autres organisations criminelles transalpines, la Camorra napolitaine et la Ndraghetta calabraise. La « botte » italienne n'est cependant pas sa seule aire d'influence. Elle a également su collaborer avec d'autres criminels, étrangers à l'Italie.

Le partenariat avec d'autres organisations criminelles

Lorsque débute le trafic de drogue entre la Méditerranée et le continent américain, les « parrains » de Palerme s'associent aux turcs Abuzer Urgulu et Husseym Cil. Ils sont les dirigeants incontestés de l'organisation criminelle qui contrôle la culture du pavot dans l'ensemble du Moyen Orient (Turquie, Syrie, Liban, Iran et Iraq) et l'exportation de la morphine base vers l'Europe. Après le démantèlement de la French Connexion au début des années 70, Urgulu a proposé aux « hommes d'honneur » l'affaire du siècle, l'exclusivité sur le raffinage et la vente de l'héroïne sur les territoires européens, américains et océaniques. De plus, la morphine base numéro 4, qu'il leur fournit, est la plus recherchée : pure à 94 %, elle permet d'être coupée de nombreuses fois. En matière de drogue, les Turcs ne sont d'ailleurs pas les seuls associés des mafieux. La famille de Catane est en affaire avec le général thaïlandais Koh Bak Kin, le plus puissant trafiquant du Triangle d'Or. En Amérique du Sud, les frères Cuntrera se lient avec les narcotrafiants colombiens qui fourniront des armes notamment des lance-roquettes lorsque Cosa Nostra entrera en lutte ouverte contre l'Etat italien au début des années 90.

Des contacts étroits sont établis avec les organisations criminelles russes mais aussi avec des réseaux extrémistes serbes, croates et des trafiquants albanais. Un trafic d'armes sera organisé entre l'ex-Yougoslavie et la péninsule italienne. Lors de l'attentat qui a coûté la vie à Falcone et à son escorte, les cinq

⁵² A partir de 1985, Cosa nostra va s'éloigner progressivement du trafic de stupéfiants. Cette année là, est découvert à Alcamo, province de Palerme, un laboratoire très important susceptible de raffiner plusieurs tonnes d'héroïne par an. Depuis les saisies de drogue ont diminué. Cosa nostra, sous les coups de la police, a perdu le monopole de la drogue aux Etats Unis. Elle s'est peut-être tout simplement retirée pour se consacrer à faire fructifier ses immenses capitaux, comme le suggère Falcone.

quintaux d'explosif, qui ont ravagé et détruit les véhicules blindés sur l'autoroute, provenaient des Balkans⁵³.

L' « internationale » du crime

Enfin, la répétition des sommets mafieux peut sembler inquiétante. Car après la phase de conquête de leurs zones d'influence respectives, les différents groupes mafieux semblent vouloir instaurer une sorte de partage du monde où chacun peut s'occuper de ses affaires en toute quiétude. En 1994, Claire Sterling parlait d'une « Pax mafiosa ». Cette paix semble toutefois peu probable lorsque l'on sait que le « véritable objectif de la mafia est le pouvoir » comme le déclarait, au début des années 90, le magistrat palermitain Roberto Scarpinato. Le mal obscur des chefs de l'organisation n'est pas l'argent mais la soif de puissance. C'est pourquoi, ils restent en Sicile traqués plutôt que de vivre à l'étranger de leurs rentes. Francesco Marino Mannoia, homme de main de Riina et repent, lui confia « Sais-vous pourquoi je suis devenu homme d'honneur ? D'abord parce qu'à Palerme, je n'avais pas de seigneur. Ensuite, où que j'aille les têtes se baissaient. Et cela, pour moi, n'avait pas de prix ». Fort de cette constatation, on doute de l'association de mafieux siciliens avec d'autres sociétés criminelles sans que cela ne les conduise à leur propre perte. Ils sont jusqu'à présent prêts à accepter de lourds sacrifices pour ne pas perdre le contrôle de leurs territoires. Comment peuvent-ils alors envisager un affaiblissement de leur « souveraineté » dans une association supranationale⁵⁴ ?

Toutefois, face à l'internationalisation du crime ou plutôt face à l'afflux de capitaux sales dans n'importe quelle partie du globe, il faut rester vigilant. Comme le suggère le député italien Luciano Violante, une riposte de toutes les nations démocratiques s'impose. Malheureusement, il subsiste un écart aujourd'hui entre les progrès des criminels en « col blanc » et le caractère principalement national de la riposte. L'efficacité de la lutte en est d'autant plus diminuée. L'Europe, par exemple, combat le blanchiment de l'argent avec seize codes pénaux et structures judiciaires non coordonnés. Il importe donc avant tout d'accentuer la coopération internationale contre une mafia qui agit dans une aire supranationale.

⁵³ Tiré du livre d'Alfio Caruso, *Da Cosa Nasce Cosa*, édition Longanesi, 1999.

⁵⁴ Voir chapitre V du livre *Cosa Nostra* de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

EN GUISE DE CONCLUSION...

Le phénomène mafieux a développé diverses caractéristiques liées à l'environnement social et politique sicilien, c'est pourquoi la survie de Cosa Nostra ne peut être comprise sans l'exploration de ses relations avec la société sicilienne et l'Etat lui-même. Elle dépend en effet des liens ambigus qui existent entre elle, la population et les dirigeants du pays.

L'Etat italien ou plutôt ses politiciens ont parfois accepté la présence de la « piovre » sur le territoire national sans réellement la combattre. Ils fermaient les yeux sur les activités de Riina et autres mafieux en contrepartie de bénéfices politiques : voix aux élections, lutte contre le communisme. Pendant des années, sous le règne de la Démocratie Chrétienne, les hommes politiques ont, de bonne foi ou non, sous-évalué le problème de société que représentait Cosa Nostra et se sont contentés, lorsqu'elle devenait par trop virulente et voyante, de voter des lois d'état d'urgence en se gardant de créer les structures judiciaires et policières susceptibles de lutter contre elle efficacement. En 1982, la création du haut-commissariat de lutte contre la mafia, avec à sa tête Dalla Chiesa, en est le meilleur exemple : les ministres ont su se décharger sur lui et lui attribuer les éventuels échecs⁵⁵.

La disparition du bloc communiste, les scandales de mani pulite qui ont éclaboussé la classe dirigeante italienne, une « honorable société » qui sort de l'ombre vont bouleverser le jeu entre l'Etat et cette dernière. Les attentats qui touchent ces fonctionnaires et notamment les attentats de Capaci et de via d'Amelio⁵⁶ vont catalyser l'offensive de la justice italienne. Elle décoche des coups très durs à l'organisation et a apparemment réussi à briser les liens politico-mafieux. Il faut toutefois souligner que ce succès a été obtenu par une législation d'urgence qui, dans certaines mesures, a sacrifié une partie des droits et des garanties des citoyens. En conséquence, cette législation ne peut représenter la « règle de droit » dans un système démocratique et elle est destinée à cesser. A ce point, dès le retour à la normalité, il est logique de se demander si les mafieux auront disparu ou si, s'étant fait oublier, ils reviendront puissants et arrogants comme auparavant.

La marginalité de la mafia la rend vulnérable. Aussi, très tôt, elle a appris à maîtriser son environnement afin d'assurer sa survie et sa sécurité. La constante recherche de complicités au sein du monde politique répond à cette logique de préservation. Et lorsque les régimes changent, remettant en cause le jeu des alliances et des compromissions, les mafiosi apprennent à développer d'étonnantes capacités d'adaptation et d'opportunisme pour survivre ou pour retourner avantageusement la situation. Cosa Nostra sait ainsi se mettre en semi-léthargie lorsque des régimes totalitaires alourdissent leur répression. Riina, capo dei capi, autoritaire, provocateur et sanguinaire, gênait l'organisation qui, par essence, préfère le « profil bas ». En 1992, son arrestation, après quinze ans de

⁵⁵ Voir chapitre V du livre *Cosa Nostra* de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

⁵⁶ Assassinats de Falcone et de Borsellino

clandestinité, aurait été arrangée par ses propres « amis »⁵⁷. Elle mettait fin à la longue et sanglante dictature des Corléonais. Bernardo Provenzano, son successeur, a imposé un retour aux anciennes valeurs mafieuses : l'ordre, la paix entre les clans, la discrétion qui, porteurs d'oubli, permettent aux affaires de prospérer. Les gabelotti se seraient désormais transformés en banquiers et entrepreneurs aux airs respectables. Leurs entreprises pourraient s'étendre, prospérer et modifier le panorama économique. La guerre contre la « pieuvre » n'est pas encore achevée.

Souhaitons que tous ceux qui vont se trouver en première ligne pour combattre Cosa Nostra, ou toute autre organisation criminelle de type mafieux, se souviennent des mots de deux Siciliens, ennemis jurés de l'organisation, Falcone et Sciascia qui écrivaient respectivement :

« Il ne faut pas la combattre pour ses valeurs qui, dans une société en dissolution, peuvent paradoxalement paraître valables, mais pour son essence. Il ne peut y avoir deux Etats de droit sur un même territoire »⁵⁸ et,

« Je crois dans la raison, la liberté et la justice. Je crois en un monde où ces idéaux peuvent se réaliser même s'il n'est pas parfait. Mais l'histoire de la Sicile est une histoire de défaites de la raison, défaites des hommes qui incarnent cette raison face à la mafia... »⁵⁹.

⁵⁷ Voir *Da Cosa Nasce Cosa*, d'Alfio Caruso, édition Longanesi, 1999.

⁵⁸ In *Cosa Nostra* de Giovanni Falcone et Marcelle Padovani.

⁵⁹ Interview de L. Sciascia, publié dans *Frankfurter Allgemeine Zeitung-Magazin* du 31 juillet 1987.

ANNEXES

Cette partie présente les cartes nécessaires à la localisation géographique des principales familles de l'île. Ces cartes ont été réalisées à l'aide d'un article du magazine L'Express du 26 novembre 1992.

Essais – Etudes

La giustizia e Cosa Nostra (trad. La justice et Cosa Nostra)

A. Bolzoni et G. d'Avanzo, éd. Mondadori, 1992. Falcone et M. Padovani.

Mafia et Antimafia . Rapport parlementaire 96 de la chambre des députés italiens

L. Violante, éd. Laterza, 1996.

Cosa Nostra

G. Falcone et M. Padovani, éd. Austral, 1991.

Da cose nasce Cosa (trad. De quoi naît Notre Chose ?) : histoire de la mafia de 1943 à aujourd'hui

A. Caruso, éd. Longanesi, Milan, 1999.

Les mafias

G. de VERICOURT, éd. Milan, 1998.

Les mafias

Isabelle Sommier, éd. Monchrestien, 1998.

La mafia imprenditrice (La mafia, entrepreneur)

L'éthique mafieuse et l'esprit du capitalisme)

P. Arlacchi, éd. Del Mulino, Bologna, 1983.

La questione criminale in Italia (Le problème criminel en Italie)

P. Arlacchi et N. Della Chiesa, éd. Mondadori, Milan, 1987.

Addio Cosa Nostra (Adieu Cosa Nostra), la vie de Tommaso Buscetta

A. Block, éd. Rizzoli, Milan, 1994.

Uomini del disonore (Homme de déshonneur)

La mafia dans la vie du repentí Antonino Calderone

Arlacchi et Calderone, éd. Mondadori, Milan, 1992.

Il delitto come impresa (L'entreprise du délit) : histoire sociale de la mafia

A. Becchi et G.M. Rey, éd. Rizzoli, Milan, 1988.

Criminologie actuelle

M. Cusson, Presses Universitaires de France, collection Criminalité Internationale, 1994.

Mafias dans le monde

T. CRETIN, Presses Universitaires de France, collection Criminalité Internationale, 1997.

Les mafias contre la démocratie

Amiral P. LACOSTE, éd. Jean-Claude Lattès, 1992.

Stato, violenza, società (Etat, violence et société)
P. Pezzino (p. 973),éd. La Sicilia, Turin, 1987.

Articles

Mafia
J. SUSINI, in Encyclopaedia Universalis, p. 239 à 241.

Publications périodiques

Grande criminalité organisée : dessous et enjeux
in Relations internationales et stratégiques, n° 20, Hiver 1995, publication de l' I.R.I.S.

TABLE DES MATIERES

NOTE LIMINAIRE	1
SOMMAIRE	3
1 - LA SICILE UN « TERREAU » FAVORABLE A LA MAFIA	4
11 - UN PEU D'HISTOIRE SICILIENNE.	4
LES ORIGINES DU MOT MAFIA	5
L'OMERTA OU LOI DU SILENCE	6
12 - DE LA NAISSANCE DES COSCHE A LA MAFIA « RURALE ».	6
13 - LES ALLIANCES DE COSA NOSTRA	8
LE JEU AMBIGU DES ALLIES EN SICILE	9
LA LUTTE CONTRE LE COMMUNISME	10
14 - LA MAFIA DES « VILLES » ET EN « COL BLANC »	11
L'EVOLUTION D'UNE « HONORABLE SOCIETE » CITADINE	12
LA MAIN MISE SUR LE TRAFIC DE DROGUE	12
LA MAFIA, SURE DE SA PUISSANCE, SE DOTE D'UN GOUVERNEMENT FEDERAL	13
2 - LA LENTE PRISE DE CONSCIENCE DE L'ETAT ITALIEN ET DE LA SOCIETE SICILIENNE	15
21 - COSA NOSTRA, UN TARAUD DANS LA SOCIETE ET L'ETAT	15
UN ETAT DANS L'ETAT	15
LA « LEGITIMATION » DE LA « PIEUVRE »	17
LE JEU AMBIGU DES POLITIQUES AVEC LES « HOMMES D'HONNEUR ».	18
LE CAS « ANDREOTTI »	19
22 - LA PRISE DE CONSCIENCE PROGRESSIVE DE L'ETAT	20
L' « HERMETISME » DE COSA NOSTRA ET SON AMBIGUÏTE SOCIALE	20
LA LENTE MATURATION DE LA REPRESSION ET L'APPORT DES REPENTIS	21
23 - UN COMBAT QUI S'ORGANISE	22
DES LOIS ANTI-MAFIA AU MAXI PROCES DE PALERME	22
LE MAXI-PROCES DE PALERME, UN LEURRE	23
24 - LE LONG CHEMIN VERS UNE VICTOIRE TOTALE DE L'ETAT ?	24
LES PREMIERES ESCARMOUCHES REELLEMENT VICTORIEUSES DES FORCES DE L'ORDRE	24
LA RIPOSTE MAFIEUSE ET LES REACTIONS DE L'ETAT	25
VERS UNE VICTOIRE TOTALE OU UN RETOUR DES VIEUX DEMONS ?	26
3 - COSA NOSTRA ET LE CONTEXTE INTERNATIONAL.	28
31 - COSA NOSTRA, UNE ORGANISATION QUI S'EXPORTE MAL	28
LES NOUVELLES CONQUETE DE L' « HONORABLE SOCIETE »	28
LA MAFIA EN FRANCE	29
SA DISCRETION LA CARACTERISE HORS DE SICILE	30
32 - COSA NOSTRA AMERICAINE, UN EPIPHENOMENE	31
33 - DES ALLIANCES AVEC D'AUTRES ORGANISATIONS : UN MYTHE PLUS QU'UNE REELLE MENACE.	32
LE PARTENARIAT AVEC D'AUTRES ORGANISATIONS CRIMINELLES	32
L' « INTERNATIONALE » DU CRIME	33
EN GUISE DE CONCLUSION ...	34
ANNEXES	36
BIBLIOGRAPHIE	38
ESSAIS – ETUDES	38
ARTICLES	39
PUBLICATIONS PERIODIQUES	39
TABLE DES MATIERES	40
